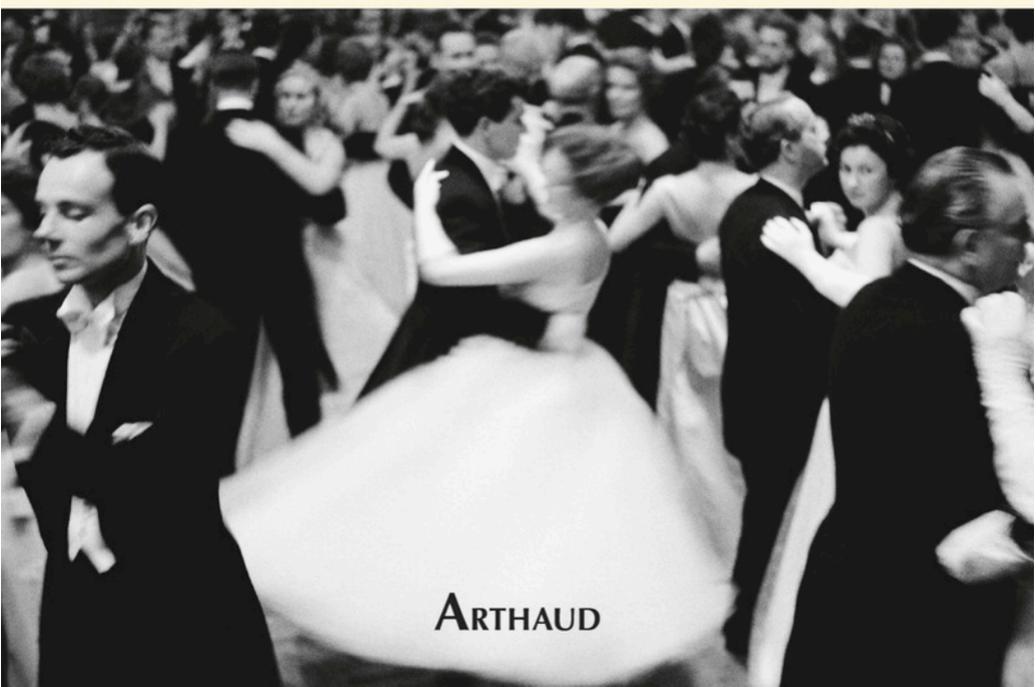


Alfred Eibel

SOUVENIRS VIENNOIS

Récit



ARTHAUD

Souvenirs viennois
suivi de
Une cure à Baden

DU MÊME AUTEUR

Trois lumières, choix de textes de Fritz Lang, Présence du Cinéma, 1964 (rééd. Ramsay, 2007).

Le Chien merveilleux, Acropole, 1987.

Jean-Bernard Pouy, Méréal, 1996.

Les Boulevards extérieurs de Marc Villard, Méréal, 1997.

Almanach du polar, Méréal, 1997

Michel Lebrun : témoignages, Éditions Hors commerce, 2002.

500 façons d'éliminer son prochain, avec Françoise Montfort, Éditions Hors commerce, 2004.

Les Grandes Erreurs judiciaires, avec Robert Gordienne, Le Cherche-Midi, 2007.

Garde à vue, Éditions du Dauphin vert, 2011.

Hors-Commerce, Éditions du Sandre, 2011.

De passage à Paris, Finitude, 2011.

Alfred Eibel

Souvenirs viennois
suivi de
Une cure à Baden

ARTHAUD

Ouvrage publié sous la direction
de Serge Safran

© Flammarion, Paris, 2022.
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-5612-6

Pour Mirabelle

Souvenirs viennois



Alfred Eibel dans le parc de Schönbrunn à Vienne

FEU LE MONDE DE JADIS

Souvenirs flottant entre Vienne et Prague, lesquels appartiennent à la capitale autrichienne, lesquels à l'autre ville ? Je ne saurais le dire. En allant pour la première fois acheter un porte-monnaie, accompagné par ma mère, je l'ouvre, et devant le vendeur médusé, je demande : où est l'argent ? C'était à Vienne, j'en suis sûr, dans la Trauttmansdorffgasse, sans doute. En dehors de la banlieue de Brno, à moins que ce ne soit dans un magasin de Prague. Était-ce dans un débit de tabac ? Ce qui est sûr, c'est que le vendeur était un monsieur d'un certain âge, fort aimable. J'aimais lui rendre visite. J'en profitais, dès que je me trouvais dans la rue, pour lui dire bonjour. Il m'arrivait d'insister, je devais avoir quatre ou cinq ans. Le vieux monsieur aux cheveux blancs était très touché par la fidélité du bambin que j'étais. Comme toutes les mères, la mienne aimait les bonnes questions. Pourquoi tant

Souvenirs viennois

de fidélité ? « Parce qu'il pue si bon », avais-je répondu sans hésiter. J'avais déjà l'odorat très développé. J'aimais sentir le tabac froid, les pots d'échappement des voitures, le goudron fraîchement répandu sur la route, les produits d'entretien utilisés pour les toilettes. J'étais moins sensible à ce qu'on appelle les bonnes odeurs, savons à barbe, eaux de toilette, parfums pour homme. Les bonnes odeurs vantées par ceux qui ne pouvaient s'empêcher de fourrer longuement leur nez dans un bouquet de lilas m'indifféraient. Elles m'annonçaient la fin des joies, des euphories, le moment de la grande bousculade qui saisit jusqu'à rendre le monde vivable, j'ajouterai enviable ; et à cause de mes narines dilatées devant ce qui, chez d'autres, provoquait des sensations capables de faire chavirer celui qui les respirait, elles signifiaient pour moi non pas les délices d'une forêt enchantée, au contraire : ces bonnes, belles émanations me faisaient penser qu'on était arrivé à la fin d'un cycle. Plus jamais la passion ne viendrait frapper à ma porte. En revanche, ce que le commun des mortels appelle les mauvaises odeurs, allant jusqu'aux fumets nocifs, me faisait le même effet que les personnages de théâtre qui défaillent et à qui l'on présente des sels pour les faire revenir à eux.

À Prague, il ne s'agissait pas de respirer l'irrespirable. Près de l'hôtel de ville se dressait un

Feu le monde de jadis

homme en caoutchouc grandeur nature, appelé « l'homme à gifles », à qui il fallait flanquer de toutes ses forces une tarte pour le faire bouger en même temps qu'un compteur indiquait votre force. Je me souviens avoir tenté ma chance malgré mon jeune âge. Mon résultat ne devait pas être trop déshonorant. Néanmoins, pour m'encourager à me défendre pieds et poings à l'avenir, on applaudit la performance du bout de chou que j'étais. On en profita pour m'instruire sur la présence d'un crocodile empaillé suspendu sous une voûte de l'hôtel de ville. On l'aurait pêché dans la Moldau. On ignorait comment il se nourrissait. On le soupçonnait de dévorer des enfants. Une chanson célèbre de l'époque disait à peu près ceci : il y avait autrefois un crocodile qui mangeait des humains. Jusqu'au jour où, ayant attrapé un habitant de Brno, il eut de terribles maux d'estomac et mourut peu de temps après. Les gens de cette ville étaient coriaces. Tête de pioche, caractère complexe, vindicatif serait le natif de Brno, une forme d'allégorie pour désigner un personnage avec qui on aurait maille à partir.

Une roue était accrochée au plafond d'une des galeries de l'hôtel de ville. La légende était encore plus extraordinaire que celle qui lie le crocodile aux habitants de Brno. C'est en jouant avec la roue, comme on joue au cerceau, qu'un habitant de

Souvenirs viennois

Prague, plus malin, plus habile que ses concitoyens, réussit à fabriquer une roue en la faisant avancer sur la route, une performance incroyable pour son jeune âge. J'essayais de comprendre comment cet homme à l'agilité déconcertante s'y était pris pour arriver au résultat final, une roue en parfait état de marche. Examinant le phénomène sous tous ses aspects, j'en étais arrivé à la conclusion que les adultes avaient abusé de ma crédulité. À partir de cet instant, du pari absurde dû à un charpentier qui devait se prendre pour Till l'Espiègle, je n'ai plus jamais cru un adulte, qu'il ait tort ou raison. Ma méfiance envers les hommes n'aurait pas été si grande si, par moi-même, je m'étais rendu compte du piège qu'on me tendait. Au moins suis-je sûr d'une chose, c'est d'avoir vu alors des policiers vêtus de noir, sur leur casquette le drapeau tchèque, un triangle bleu renversé, tentant d'enfoncer le coin qui sépare horizontalement le blanc du rouge, bleu, blanc, rouge, frapper à l'aide d'une matraque des personnes dans la rue, y compris des vieillards. La raison en était inconnue, jusqu'au moment où, à l'instigation des éléments divergents, Jésus fut arrêté, condamné à mort et crucifié sur l'ordre du procureur romain Ponce Pilate. Il y avait des salauds partout dans la ville. Je fus bientôt rejoint par une Tatra conduite par Aloïs, le chauffeur de mes parents. On me ramena à la maison, une villa de quarante pièces dont je conserve une photo. Ce

Feu le monde de jadis

souvenir ressemble fort aux ronds de fumée d'un cigare. À peine inscrit un instant dans la mémoire, il se dissipe pour ne plus revenir malgré mes efforts pour le ressusciter.

À Vienne ou à Brno, impossible de le préciser, ma mère ou la nounou s'efforçait, non sans courage devant la résistance que j'opposais, installé sur un siège pour enfant, de me faire manger des épinards dont le goût et la couleur me terrifiaient. Alors, pour m'obliger à en manger, on les sucrat et je finissais par les ingérer, chaque bouchée en l'honneur de quelqu'un, une bouchée pour maman, une autre pour papa, une troisième pour la nourrice, et suivant la quantité d'épinards dans l'assiette, il y avait une bouchée pour chaque membre du personnel de la maison, y compris Aloïs le chauffeur. C'est en finissant la ration d'épinards hachés, au nombre de bouchées englouties, que je compris que mes parents disposaient d'un personnel nombreux. C'est ainsi que le sucré et le salé, ensemble, finiront par faire partie de ce que mon palais acceptait, étrange mélange me disent certains, pas si étrange que cela, le Viennois de base acceptant ce qui pouvait paraître antinomique du point de vue de la gastronomie, car ce genre de mélange flattait les papilles gustatives.

N'ayant jamais aimé la chasse, réservée à l'époque à une aristocratie à laquelle appartenait mon père, préférant de loin voir gambader les

Souvenirs viennois

sangliers dans les bois, il m'arrivait d'apprécier la viande de sanglier à condition que le cuisinier eût la notion du temps de cuisson, une ou deux belles tranches arrosées d'une sauce que le même maître queux aurait préparée avec un soin jaloux. Sur l'assiette, à côté de ces deux belles tranches de porc sauvage, une cuillère en argent déposait de la confiture de groseilles. Viande et baies acides mêlées ne se battaient plus dans la bouche. Au contraire, elles fusionnaient en faisant éclater de nouvelles saveurs, pour le plus grand plaisir du chasseur attablé en costume traditionnel tyrolien. Les épinards sucrés que je finissais par ingérer sans rechigner déclenchaient en moi une fringale de millefeuille. Il faut être grand pâtissier pour réussir un gâteau à pâte feuilletée. Ce qu'on appelle la crème pâtissière étalée sur chaque feuille, consolidant les unes aux autres, fit mes délices jusqu'à un âge avancé. Un psychanalyste n'aurait certes pu faire le lien entre les épinards sucrés et le millefeuille. Il n'aurait pas déduit la cause de l'effet, ce qui restreint de toute évidence cette science discutabile.

Je me rappelle tout ce que l'on rapportait sur le bon docteur Freud ainsi que sur les suicides de jeunes femmes qui avaient été ses patientes. Les peuples sont à la fois avisés et prêts à rallier, sans trop en pousser l'examen, des causes exaltantes. Sommeille dans chaque exalté un paillard qui

Feu le monde de jadis

s'ignore, sur le point de jouir, ce qui provoque chez lui une tension à l'horizontale, notamment au moment de l'Anschluss. J'avais six ans quand l'hystérie s'empara d'un peuple. Je vis pour la première fois de mon existence le Führer debout dans sa Mercedes, précédée de deux motards. Oui, je le vis immobile, ne bougeant pas un cil, coulé dans le bronze comme une statue équestre, tendant le bras, donnant ainsi son accord à tous les bras tendus vers lui. Contrairement à d'autres autocrates serrant les deux mains de militants avides de toucher et d'être palpés, Adolf Hitler se voulait sculptural, pour autant que ce mot appliqué à sa silhouette eût un sens, dominant l'agora peuplée d'une foule infirme et hystérique. Une fois sa voiture éloignée, les témoins de son apparition miraculeuse n'en revenaient pas d'avoir pu contempler le libérateur, le sauveur, le Messie. On se serrait les mains entre miraculés, on se congratulait entre inconnus privilégiés, échangeant des impressions « inoubliables ». Il n'y avait que le petit bonhomme que j'étais pour considérer ce qu'il venait de voir comme un spectacle parmi d'autres, un défilé d'opérette à cause des uniformes et de ces impressions qu'échangeaient les spectateurs comme à la sortie du cirque. Je compris trop tard de quoi il retournait. La célèbre phrase de Stefan Zweig, « Pour nous, la vie a du charme », n'avait plus sa place en Autriche, au même titre

Souvenirs viennois

que l'auteur de cette affirmation qui touche à la divagation. Ce que retient la mémoire n'est pas ce qui importait sur le coup. La perspicacité du bon docteur Freud se heurte à de multiples interprétations. Pourquoi celle du sujet, la mienne en l'occurrence, ne serait-elle pas la plus convaincante, ce qui ne veut pas dire la plus juste ? Avais-je quatre ans quand ma mère m'apprit à nager dans le bassin que je situais, avec le recul du temps, dans je ne sais quel film de James Bond, ou dans un feuilleton du cinéma muet où se prélassait Rudolf Valentino, une version hollywoodienne d'une Arabie de pacotille ?

L'idée d'évoluer à l'intérieur d'un centre a eu sur mon comportement des réflexes inattendus. On peut s'évader si l'on est poursuivi à l'intérieur d'un champ clôturé rectangulaire, parce qu'il comporte quatre angles et que, vu d'un mirador, il est difficile de l'éclairer d'un seul coup de projecteur. En revanche, on a du mal à s'échapper sans être pris d'un cercle qui comprime et qui isole. Gilles de Rais, las de ses manipulations diaboliques en compagnie d'un alchimiste italien, ne pouvait qu'aboutir à une tragédie. De m'avoir appris à nager au centre d'une circonférence n'a fait qu'accentuer la crainte de me noyer, la peur d'être pris pour une cible, la victime d'un culte où, prisonnier des Indiens, j'aurais senti tourner autour de moi des danseurs faméliques munis de tomahawks. Ou de

Feu le monde de jadis

me retrouver psychologiquement prisonnier face à une femme portant des anneaux aux oreilles. On dira ce qu'on voudra, en naissant à Vienne, j'ai vu le jour sur une zone sismique qui m'a fait penser à chaque instant à la disparition définitive du passé, à l'exemple de l'Atlantide. L'habitude de dîner dans des restaurants situés dans des caves voûtées, une spécialité autrichienne, a créé chez moi une peur permanente, la hantise qu'à tout moment mon décor quotidien pût se fissurer et que le salut de mon âme dépendît des caves où me réfugier.

Gamin, j'aimais l'hiver. La neige et la luge. Descendre une pente en luge me procurait un sentiment de liberté, car la liberté consistait pour moi à pouvoir se lancer les yeux fermés vers l'inconnu. De la fenêtre de ma petite chambre d'enfant de la villa de Brno, je pouvais contempler dans le ciel un dirigeable presque immobile et qui me fit une forte impression, en comparaison de laquelle les prouesses du Baron rouge ne faisaient qu'épater la galerie. C'est pourquoi, plus tard, je me disais que le ciel peut attendre.

Si j'ai toujours eu envie de me donner en spectacle, c'est en raison de deux photos datant de mon enfance. Sur l'une d'elles, on me voit hissé sur un cheval dans la cour d'un domaine agricole. J'avais déjà tendance à vouloir à tout moment me hisser pour me faire remarquer. Sur l'autre photo, on me

Souvenirs viennois

voit assis sur une caisse en bois, vêtu d'une culotte de cuir et d'un chapeau tyrolien, tenant à la main une flûte. Une idée farfelue du photographe, sans doute, qui avait réussi à convaincre mes parents de m'immortaliser ainsi : on voyait poindre dans l'enfant que j'étais l'adulte insupportable que j'allais devenir, jamais à l'aise dans la vie, mais toujours entre cour et jardin sur une scène improvisée, à condition d'avoir en face un public. Un de mes professeurs ne m'avait-il pas reproché de me donner en spectacle devant mes petits camarades ? Je me souviens de ce professeur peu aimable dont je détectai vite l'absence de personnalité. J'en déduisis qu'au cours de la vie, nous serions amenés à rencontrer, comme marchant entre deux rangées de gardes républicains, la foule de ces êtres dénués de caractère, qui rendent la vie insupportable à ceux qui ne leur ressemblent pas.

À partir de ce moment-là, j'ai considéré les « grandes personnes » comme des prédateurs, ne réussissant plus, une fois adulte à mon tour, à me sentir proche des hommes, m'éloignant d'eux, n'éprouvant aucun sentiment tendre à leur égard. Ainsi voit-on en moi un asocial, et je suis fier de l'être.

APRÈS LE III^e REICH,
LE BEAU DANUBE BLEU

Vienne 1954

Je le vois encore bondir dans l'escalier, enjamber les marches quatre à quatre, parvenir au deuxième étage, entrer sur la pointe des pieds, disparaître dans sa chambre, tandis que l'ascenseur descendait avec une lenteur calculée, semblait-il. Les deux femmes, qui venaient de faire un tour sur le *Ring*, allaient regagner leur chambre tout en parlant de musique de chambre. *L'Enlèvement au sérail* de Mozart et *Lohengrin* de Wagner étaient leur grande préoccupation. Wagner dirigé par Herbert von Karajan pouvait être considéré comme un événement exceptionnel, durant les années 1950, dans une Vienne à peine remise de la guerre. Monsieur le baron avait repris du service, c'était bon signe, on allait recommencer à vivre comme avant la guerre. Il avait réussi à échapper aux deux veuves qui passaient leur temps à le complimenter, à

Souvenirs viennois

s'extasier sur sa baguette magique, dès qu'elles le voyaient dévaler l'escalier. Il ne prenait jamais l'ascenseur, évitait le bavardage des pensionnaires de la pension Opernring, il s'enfermait dans sa chambre, se faisait apporter un grand verre de lait et passait une partie de la journée à travailler à une partition. Les veuves étaient toujours tirées à quatre épingles. Elles portaient sur leur visage la lassitude, la résignation. Parfois on les voyait sourire avant de reprendre leur masque de tragédienne à bout de souffle. Leurs maris avaient disparu dans les camps de concentration. Elles les évoquaient rarement, leur préférant les souvenirs d'avant-guerre, quelques voyages.

Mme B. avait réussi à récupérer un immeuble de rapport à Berlin. Elle vivait de ses rentes, avait renoncé à partir pour Israël. Elle avait pris ses quartiers à la pension Opernring où elle avait fait la connaissance d'une autre juive éplorée. Elles allaient régulièrement au concert, au théâtre et passaient l'après-midi au Café Sacher, à observer les consommateurs. Elles y virent Curd Jürgens, le ténor Anton Dermota, Paula Wessely flanquée de son mari, l'acteur Attila Hörbiger. Il fallait oublier l'horreur nazie, les crimes de ce régime ; l'art sous toutes ses formes était censé refouler au plus profond des consciences une des pages les plus sanglantes du xx^e siècle. Un cappuccino, accompagné

d'un verre d'eau, et une tarte au chocolat succulente permettaient le tour de force de ne vivre que dans l'instant, à la surface des choses, le plus confortablement possible, en évitant d'approfondir les sujets qui fâchent. Le baron von Karajan était d'ailleurs à lui seul un sujet de conversation, prisé par les dames et par quelques rentiers qui avaient trouvé refuge à la pension Opernring. On était en 1954. On parlait peu d'Arnold Schönberg, trop atonal pour les oreilles sensibles, quoique excellent professeur de musique, m'avait confié M. Faster, qui savait de quoi il parlait. À force d'engloutir d'énormes millefeuilles, des gâteaux à la vanille, des tartes aux fruits, on en était resté à un certain conformisme musical. La pâtisserie viennoise ne pouvait qu'encourager un glouton comme Faster à demeurer un incorrigible conservateur.

Un jour, allant aux toilettes sur le palier, j'oublie de fermer la porte de l'intérieur. La porte s'ouvre, je vois apparaître la silhouette massive de Faster, un léger tremblement de son double menton, accompagné d'excuses qui auraient ravi en son temps l'empereur François-Joseph. Plus tard, je le croise de nouveau. Il se confond en excuses. Quelqu'un interprète une sonate de Beethoven au piano dans un des salons. C'est Edwin Fischer, me fait remarquer Faster, admirable artiste. Je lui confie que je ne rate jamais un opéra de Richard Strauss. Sa réaction est celle d'un

bourgeois cossu, prisonnier de ses habitudes. L'usage veut que les bourgeois, s'étant fait une opinion, la transmettent sans le moindre scrupule à leurs descendants. *Le Chevalier à la rose* et *Ariane à Naxos*, partitions d'une qualité exceptionnelle, remarque Faster, qui subitement s'arrête comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. J'acquiesce. Je lui fais remarquer que j'assisterai le soir à la représentation d'*Électre*. Il s'immobilise et me regarde d'un drôle d'air. Il semble scandalisé. À son avis, Strauss s'est égaré à deux reprises. Dans le cas d'*Électre* et dans celui de *Salomé*. Je regarde ma montre et le prie de m'excuser.

Ayant regagné ma chambre, je place un disque sur mon électrophone, la *Symphonie de Leningrad* de Dimitri Chostakovitch. Le téléphone sonne. C'est la fille de la patronne, toujours aimable, à la limite de la servilité. M. l'architecte se plaint de ce qu'il appelle une cacophonie, pourriez-vous baisser le son ? Je m'exécute. Curieux personnage que cet homme qui n'est pas plus architecte que moi. Lorsqu'il a pris pension, il a prévenu qu'il resterait plusieurs mois. La couleur du parquet de sa chambre ne lui convenait pas, il l'a fait refaire à ses frais. Depuis, il sort peu, refuse de laisser la place quand la femme de chambre vient faire le lit. Il bouge au fur et à mesure des déplacements de la jeune femme. Ses activités multiples, mais mal définies, intriguent

TABLE

SOUVENIRS VIENNOIS	9
Feu le monde de jadis	11
Après le III ^e Reich, <i>Le Beau Danube bleu</i>	21
UNE CURE À BADEN	169
Repères autobiographiques	225

SOUVENIRS VIENNOIS

Alfred Eibel nous entraîne dans les années 1950 au cœur de la capitale autrichienne: exsangue, déchirée, sous l'emprise de ses quatre occupants, Vienne n'aspire plus qu'à renouer avec son passé féérique. Le théâtre, le cinéma et l'opéra deviennent les planches de salut des Viennois, habités par la volonté d'oublier le nazisme. Les vedettes flamboyantes de l'avant-guerre font leur réapparition, qu'elles aient été compromises par le III^e Reich ou contraintes à l'exil.

C'est tout à la fois l'atmosphère du *Troisième Homme*, le roman de Graham Greene adapté au cinéma par Carol Reed, des cafés feutrés et des salons de thé, où l'on dégustait des *Sachertorten* en écoutant les opérettes de Franz Lehár et *Le Chevalier à la rose* de Richard Strauss, que nous restituent ces souvenirs. Hâtifs et vifs, magnifiés par le temps ou embaumés dans un rêve qui vire parfois au cauchemar, ils témoignent de la lente résurgence du merveilleux dans un monde peuplé de ruines: la Vienne magique et étincelante a-t-elle survécu au désastre? Telle est la question que se pose Alfred Eibel avec pertinence et nostalgie.

Alfred Eibel est né à Vienne en 1932. Face au danger hitlérien, il s'exile avec toute sa famille à Bruxelles. Éditeur en 1974, à Lausanne, il publie Léo Malet, Fernando Pessoa, Kenneth White. Il rejoindra les éditions Flammarion pour diriger la collection « Aspects de l'Asie ». Critique littéraire, Alfred Eibel collabore à de nombreux journaux, magazines ou revues. Grand cinéphile, il fut l'ami intime de Fritz Lang et séjourna fréquemment chez lui, à Beverly Hills.

ARTHAUD